L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, $3.—Etats-Unis, $3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII. No. 34.

JEUDI, 7 SEPTEMBRE 1876

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 5 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces: Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Nos gravures : Le temps de la moisson ; Exposition Minéralogique du Canada à Philadelphie ; Bâtisses de l'Exposition provinciale.—Bibliographie : Les souverains et les hommes d'état de l'Angleterre au dix-neuvième siècle, par P. C. (*suite*).— Hygiène publique : La ouate remplaçant l'éponge et la charpie. —La soif.—Aventure du capitaine Hatteras, par Jules Verne (*suite*).—Congrès de Bruxelles.—Monseigneur Bourget.—Historique du chemin de fer Intercolonial, par B. — Nouvelles générales. — Faits Divers.— L'agriculture.— Poésie : Les enfants, par M. J. A. Poisson.—Littérature canadienne : Le Roi des étudiants, par Vinceslas-Eugène Dick (*suite*).— Enigmes, charades, problèmes, questions, etc. — Le Jeu de Dames.—Prix du Marché de détail de Montréal.

GRAVURES: Gravures qui accompagnent le texte des "Aventures du capt. Hatteras"; Le Canada à l'Exposition de Philadelphie : Section de Géologie et de Minéralogie ; Vue générale des bâtisses permanentes de l'Exposition de Montréal, Canada (Roy et Resther, Architectes) ; Evénements d'Orient : Croquis dans Belgrade, par M. Dick, reproduits chacun par un artiste différent ; Le temps de la moisson, d'après Bouguereau.

NOS GRAVURES

Le temps de la moisson.—Il est évident que dans ce pays-là, les enfants ne s'habillent guère. En effet, la figure de la mère est bien italienne, et les champs de blé que son mari moissonne se trouvent sans doute sur les bords de l'Arno. L'Italie est la scène de la plupart des études du célèbre peintre français Bouguereau. Il a trouvé dans ce pays classique des modèles admirables, soit de grâce enfantine, soit de force et de beauté mûres. Le tableau que nous reproduisons s'est vendu à New-York $2,500.

—

Exposition minéralogique du Canada a Philadelphie.—Comme on peut en juger par notre gravure, le chef et les employés du département géologique du Canada se sont donné toute la peine possible afin de nous assurer un rang éminent parmi les exposants de richesses minières. L'on dit même que nous occupons la première place pour la méthode avec laquelle l'immense collection est étalée aux regards du public. Les Américains comme les visiteurs européens sont étonnés en voyant la variété et les proportions colossales de nos ressources. L'or, l'argent, le cuivre, l'étain, le plomb, le fer, le charbon et les autres minérais employés dans l'industrie, se trouvent au Canada en gisements féconds.

C'est l'œuvre de la Providence, et nous devons en profiter avec reconnaissance. La collection des échantillons et l'arrangement admirable que notre gravure permet à nos lecteurs d'apprécier de loin, sont le travail de notre commission géologique. A M. Selwyn, le directeur des travaux, et à ses habiles assistants revient donc l'honneur du succès de cette partie de l'Exposition canadienne.

—

Batisses de l'Exposition Provinciale.—Le terrain magnifique sur lequel le Conseil d'Agriculture de la province de Québec érige des bâtisses permanentes, fait face sur l'avenue Mont-Royal, au versant sud-est de la montagne. La bâtisse du fourrage se trouve au nord, flanquée, de chaque côté, d'une centaine d'étaux à porcs. Dans chaque coin, l'on voit des ronds pour l'exercice et l'exposition des animaux. Près du chemin Sainte-Catherine est érigé le poulailler, une joli bâtisse 100 pieds de long sur 32 de largeur, et s'élevant à 32 pieds de hauteur. Cet édifice est dans le genre oriental, et mérite l'admiration à l'intérieur comme à l'extérieur. Il s'y trouve 500 compartiments pour volailles ; le coût en est estimé à $5,000.

De chaque côté du terrain, le Conseil fait ériger des étaux pour les chevaux et les bêtes à cornes. Il y en aura 232 pour les chevaux, et 125 pour les bœufs, à part d'une étendue considérable de hangars pour les vaches, etc. La bâtisse pour les grains et les légumes ressemble à celle pour les volailles. Tout auprès, et en avant, se trouvent les bureaux du Conseil d'Agriculture, dans un bel édifice à deux étages, très-élégant, et surmonté d'un superbe dôme. Aux quatre angles, des allonges contiennent les chambres des juges, de la presse, des comités, etc., tandis que dans le centre est la grande salle du Conseil. Il y aura, dans la bergerie, place pour 200 moutons. Vers le sud du terrain se dessine un grand oval, ayant au centre une pagode pour les juges. Cet édifice est à deux étages, et le sommet en est à 75 pieds du sol. Il y a un puits profond sur le terrain, et l'on aura probablement un conduit venant de la source sur la montagne. Le devant du terrain, sur l'avenue Mont-Royal, est orné de tours et possède cinq portes avec douze guichets ; les bureaux de la police, du secrétaire et autres fonctionnaires se trouvent dans les tours de chaque côté de la grande porte centrale. Les plans et les dessins de ces édifices ont été faits par MM. Roy et Resther, qui méritent les plus grands éloges pour la manière savante dont ils ont su y combiner l'élégance et l'utilité.

G. E. D.

BIBLIOGRAPHIE

—

LES SOUVERAINS ET LES HOMMES D'ÉTAT DE L'ANGLETERRE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (1.)

(*Suite*)

Telle était la famille royale au moment où allait éclater la guerre conjugale entre Georges IV et la malheureuse reine Caroline.

Le ministère se croyait très-fort, et il l'était en effet ; mais il n'ignorait point qu'une bonne partie de sa force consistait dans l'appui ostensible et l'amitié du roi, quelle que fût l'impopularité de ce dernier, et cela à cause du respect du peuple pour la royauté elle-même. Après avoir résisté à ses volontés, les ministres lui avaient cédé et en avaient assez légèrement pris leur parti. Ils ne se rendaient point compte, ou affectaient de ne point se rendre compte de la crise formidable qu'allait soulever l'éloquence et la hardiesse de Brougham, comme le témoigne ce qu'écrivait Greville, le jour même de l'arrivée de la reine.

Lord Londonderry, le *leader* de la Chambre des Communes, mieux connu sous le nom de Castlereagh, était un homme d'un esprit bizarre, et un peu léger, d'une habilité politique que l'on a mise en doute, cependant d'un talent très-réel, mais inégal comme son caractère. Sa triste fin a donné raison dans une certaine mesure à ses détracteurs.

D'une taille moyenne, d'une figure et de manières agréables, au dire de Stockmar, il manquait des connaissances littéraires que l'on s'attend à trouver chez un ministre. Il parlait le français et l'anglais d'une manière très-ridicule. Pour ce qui est du français, on cite surtout de lui ce toast : "Le bel sexe partoutte dans le monde." "C'est la première fois, dit lord Byron, depuis le temps des Normands, que la nation anglaise est insultée par un ministre qui ne sait point l'anglais, et que le parlement se laisse faire la loi dans le langage de Mrs. Malaprop."

La princesse Charlotte le railla un jour sur le rôle qu'il jouait dans la Chambre des Communes et sur l'avantage qu'avaient sur lui les brillants orateurs de l'opposition. Il en convint franchement et avec de grands éclats de rire, comme un homme qui se croit bien au-dessus de pareilles misères. "Je suis certain, dit Stockmar, qu'il y a chez lui beaucoup d'insouciance et avec cela un aplomb qui a été souvent pris pour une habileté de premier ordre." Le scepticisme frivole, ou, si l'on veut, la frivolité sceptique de Castlereagh se montre au grand jour dans son *Mémoire sur la seconde paix* de Paris. Il y dit en toutes lettres : "Dans la politique comme dans la guerre, une sécurité de sept à dix années est tout ce que la prévoyance humaine peut calculer de mieux."

M. de Châteaubriand a précisément exprimé la même opinion sur le compte de cet homme célèbre et peut-être encore incompris.

Lord Londonderry, dit-il, surtout était impassible ; il embarrassait à la fois par sa sincérité de ministre et sa retenue d'homme. Il expliquait franchement, de l'air le plus glacé, sa politique, et gardait un silence profond sur les faits. Il avait l'air indifférent à ce qu'il disait comme à ce qu'il ne disait pas ; on ne savait ce qu'on devait croire, de ce qu'il montrait ou de ce qu'il cachait. Il n'aurait pas bougé quand vous lui auriez lâché un saucisson dans l'oreille comme disait Saint-Simon.

Lord Londonderry avait un genre d'éloquence irlandaise, qui souvent excitait l'hilarité de la Chambre et la gaieté du public ; ses *blunders* étaient célèbres, mais il arrivait quelquefois aussi à des traits d'éloquence qui transportaient la foule, comme ses paroles à propos de la bataille de Waterloo.

M. de Châteaubriand fait un portrait très-flatteur de lord Liverpool, le premier ministre, mais qui siégeait à la Chambre des lords.

Lord Liverpool n'était point comme lord Londonderry, le *principal ministre*, mais c'était le ministre le plus influent et le plus respecté. Il jouissait de cette réputation d'homme religieux et d'homme de bien, si puissante pour celui qui la possède ; on vient à cet homme avec la confiance que l'on a pour un père ; nulle action ne paraît bonne si elle n'est approuvée de ce personnage saint, investi d'une autorité très-supérieure à celle de ses talents.....

A l'époque où j'ai connu lord Liverpool, il était presque arrivé à l'illumination puritaine. Habituellement, il demeurait seul avec une vieille sœur à quelques lieues de Londres. Il parlait peu ; son visage était mélancolique ; il penchait souvent l'oreille et il avait l'air d'écouter quelque chose de triste : on eût dit qu'il entendait tomber ses dernières années, comme les gouttes d'une pluie d'hiver sur le pavé. Du reste, il n'avait aucune passion et il vivait selon Dieu.

Les autres membres du cabinet étaient le duc de Wellington, dont nous aurons tant à parler plus tard que nous n'en dirons pas autre chose maintenant, sinon qu'il mit la même ardeur à triompher de cette pauvre reine qu'à abattre l'*ogre de Corse* ; lord Westmoreland, M. Peel devenu si célèbre, Canning, M. Croker, orateur de l'école de Pitt, lord Bathurst, qui a été si longtemps ministre des colonies, qui montra toujours beaucoup de bienveillance envers les Canadiens et dont M. Papineau et M. Viger, lors de leurs voyages en Angleterre, n'eurent qu'à se louer ; M. Robinson, depuis lord Godrich, qui fut aussi lui longtemps ministre des colonies ; lord Harrowby, et lord Anglesea. C'était une réunion d'homme habiles et considérés à bien des titres, et Brougham allait avoir affaire à forte partie, sans compter le procureur et le solliciteur-général, qui, sans être aussi brillants que Brougham et Denman, étaient d'une grande habileté.

Les deux hommes qui, dans ce ministère, avaient le plus de talent étaient Canning et Peel. Le premier surpassait alors de beaucoup le second, dont la réputation n'était pas encore à son zénith. Canning eut un mouvement généreux en faveur de la reine, mouvement qui lui fit perdre son portefeuille.

Mais n'anticipons point sur les événements que nous allons maintenant raconter le plus brièvement possible.

Exclue, comme on l'a vu, des fêtes de 1814, elle avait quitté l'Angleterre, chassée sinon par un ordre exprès, du moins par la conduite du roi. Elle avait parcouru successivement le Brunswick, son pays natal, plusieurs autres pays de l'Allemagne, l'Italie, la Grèce, la Turquie, la Palestine et une partie de la côte d'Afrique. C'était bien une reine errante, une princesse exilée qui, de rivage en rivage, promenait ses malheurs. La haine de son époux la suivait partout ; nulle cour souveraine ne lui rendait les honneurs dus à son rang, et lorsqu'à Rome elle demanda une garde d'honneur, le cardinal Gonsalvi lui fit réponse que l'on n'avait pas été informé par le roi d'Angleterre de son voyage. Ce fut à Pezarro, dans les Etats romains, qu'elle apprit par la voix publique la mort de sa fille. De même, ce fut par les journaux qu'elle apprit la mort de Georges III, et l'omission de son nom dans les prières publiques, en vertu d'un ordre en conseil que Georges IV s'était empressé de faire enregistrer et publier. Cet étrange cadeau de joyeux avénement, de la part de son implacable époux, coïncida avec l'outrage qu'elle venait de recevoir à Rome. Elle savait au moins une partie des menées qui avaient été dirigées contre elle : elle se décida courageusement à la lutte ; et bientôt, comme le dit un historien anglais, elle sut faire éprouver au souverain son mari, ce que peut une femme irritée jusqu'à la fureur, *furens quid fœmina possit* (2).

Une première accusation sur sa conduite, en Angleterre, avait tourné à la confusion de ses détracteurs. Il était resté, cependant, assez de louche de cette malheureuse affaire pour fournir à son époux un prétexte à ses rigueurs. Isolée, pourchassée pour bien dire de royaume en royaume par les affronts de la diplomatie, la pauvre reine se trouvait exposée à de bien mauvaises passions.

Dans la première enquête de 1806, dit M. Saint-René Taillandier, on n'avait trouvé à reprendre chez elle que des témérités, des inconvenances, en un mot des fautes de tenue plutôt que des fautes de conduite. Une fois sur le continent, elle est exposée aux piéges de ces deux grands ennemis, je veux dire son caractère fantasque et l'esprit haineux de son mari. Qui la protégera désormais contre ses propres caprices ?

"C'eût été un miracle, dit l'historien allemand Gewinus, si, persécutée et blessée comme elle l'était, sa conduite fut restée irréprochable ; c'eût été un miracle si la calomnie, qui épiait ses moindres actions, lui eût laissé une réputation intacte dans le cas où elle l'aurait méritée."

(1) A journal of the Reigns of King George IV, and of King William IV, by the late F. Charles Greville ; edited by Henry Reeve. London, 1875, 2 vols. (édition américaine). New-York : Appleton et cie., 1875, 2 vols.—Papiers et correspondances du baron Stockmar. Brunswick, 1872, 2 vols. in-8.—Le médecin de la reine Victoria.—Les souvenirs du conseiller de la reine Victoria, par M. Saint-René Taillandier. *Revue des Deux-Mondes*, 1876.

(2) Hughes—History of England.